

mer de Marmara vise à supplanter celle du Tibre. C. Machado (p. 136 et s.), en faveur de Rome, peut opposer à cela le bon impact urbanistique des demeures aristocratiques, malgré un contexte de décadence. Si Valentinien III ne fut à Rome que huit ans de son principat de vingt-neuf années, il lui redonna cependant, selon M. Humphries (p. 161 et s.), son rang de capitale, contesté dans les faits mais non dans les textes officiels. Ainsi, N. McLynn (p. 345 et s.) commente le canon 3 du Concile de Constantinople en 381 (éd. Joannou 1962) : « L'évêque de Constantinople doit avoir des marques d'honneur après l'évêque de Rome, parce qu'elle est une nouvelle Rome. » Le canon 28 du Concile de Chalcédoine (451), sur la primauté de Rome, est, pour P. Blaudeau (p. 364 et s.), le point de départ d'une « géo-ecclésiologie », qui se prolongera jusqu'en 536. L'épilogue de A. Kaldellis (p. 387 et s.), sur l'identité romaine de Byzance, illustre cette rivalité constante entre les deux Romes. Les quatre études sur les panégyriques vont dans ce sens : Themistios balançant entre Rome et Constantinople où il s'est installé ; Claudien pour qui il n'y a qu'une seule Rome, celle de l'ouest (*In Eutropium*) ... L'*Itinerarium Burdigalense* décrit en 333 le pèlerinage de Bordeaux à Jérusalem, qui passe par Constantinople et, au retour seulement, par Rome ; si la cité du Bosphore n'est pas décrite, elle est pourtant, selon B. Salway (p. 293 et s.), la destination primitive. Telles sont quelques-unes des approches stimulantes de ce livre, qui n'est pas une synthèse. – B. STENUIT.

Emanuele GRECO (éd.), *Il santuario delle divinità orientali e i suoi predecessori (Sibari - Casa Bianca) : scavi 2007, 2009-2012* (Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente, LXXXIX, serie III, 11 - tomo II, 2011), Roma, Giorgio Bretschneider, 2012, EUR 150, ISBN 978-960-9559-01-0.

Le 18 janvier 2013, la rivière Crathis est sortie de son lit et a recouvert d'une épaisse couche de boue et de débris le site archéologique du *Parco del Cavallo* (Cassano allo Ionio), qui correspond à un quartier méridional de l'ancienne Sybaris. Si l'incident n'a pas eu un grand impact public, il n'a pas manqué de susciter une vive émotion chez ceux qui se souviennent du fait que c'est une inondation de même origine qui, en 510 av. J.-C., mit un terme à l'existence de l'opulente colonie achéenne. Ce triste épisode a par ailleurs mis en évidence les sérieuses difficultés que doivent affronter au quotidien les archéologues qui travaillent à Sybaris, confrontés à l'affleurement de la nappe aquifère qui nécessite chaque jour l'utilisation de pompes de drainage. — La localité *Casa Bianca* (immédiatement à l'est du *Parco del Cavallo*), partiellement fouillée par Piero Giovanni Guzzo en 1971-1975, fait l'objet d'une attention particulière depuis 2004, grâce aux efforts de la *Scuola Archeologica Italiana di Atene* (dirigée par Emanuele Greco), en collaboration avec la *Soprintendenza per i Beni Archeologici della Calabria*. Malheureusement, ces dernières années ont été marquées par un fléchissement constant des financements publics destinés à l'École, qui met aujourd'hui en danger l'existence même de l'une des plus prestigieuses institutions culturelles italiennes (voir, par exemple, l'alarme lancée par le directeur dans *Archeo* 336 [février 2013], p. 10-12). Néanmoins, les recherches ont été en mesure de continuer grâce à des relevés géophysiques et des fouilles stratigraphiques toujours en cours. La publication ici recensée présente les résultats préliminaires des enquêtes effectuées de 2007 à 2012 (à l'exception de 2008), et prend la suite des rapports parus régulièrement dans l'*Annuario* de l'École entre 2004 et 2006. — Le livre est divisé en neuf sections. Dans la première (« Il santuario delle divinità orientali e la stratificazione preromana [scavi 2007, 2009-2011, 2012] », p. 1-22), Emanuele Greco retrace, en remontant le temps, les principales étapes de la vie du site, de l'effacement des structures liées à la *Copia* romaine, à travers les différentes phases de l'époque impériale, jusqu'aux bribes d'informations relatives à la ville archaïque de Sybaris, en passant par les structures classiques et hellénistiques de *Thurii*, fondation athénienne. — Dans la deuxième section (« L'architettura del

santuario », p. 23-112), Paolo Vitti (« Il santuario di Casa Bianca : descrizione e restituzione architettonica preliminare », p. 23-82) et Alessandro D'Alessio (« L'apparato architettonico del santuario delle Divinità Orientali. Selezione e inquadramento preliminare degli elementi superstiti. Tempio e portico », p. 83-88, avec catalogue, p. 88-112) s'inspirent des précédentes considérations stratigraphiques, chronologiques et historico-religieuses pour procéder à une description architecturale d'ensemble du complexe. — La troisième section, la plus longue [« Rapporti di scavo e materiali archeologici ed epigrafici », p. 113-230], détaille les résultats des cinq années de fouilles archéologiques. L'étude du secteur Ouest « N » (zone 28, p. 113-151) est signée par Maria Rocco, Simone Marino et Luigi Coluccia. Elle comporte l'étude de la céramique (Maria Rocco, p. 127-132), d'une importante inscription trouvée dans le temple « P » (Alessandro D'Alessio, p. 137-147) et d'une antéfixe archaïque résiduelle (Marcella Pisani, p. 147-151). L'analyse du secteur central du temple « O » (zone 23, p. 152-184) est menée par Simone Marino, Maria Sangineto et Luigi Coluccia, avec le soutien de Simona Di Gregorio (pour les matériaux céramiques, p. 164-170), Giovanni Marginesu (un graffiti, p. 174) et Antonio Zumbo (une inscription, p. 181-184). Simone Marino est en charge de l'analyse du secteur Est « F » (zone 30, p. 184-188), tandis qu'Annalisa Correale rend compte de fouilles supplémentaires effectuées le long de la *plateia B* (zones 24 et 29, p. 189-195, 204-212), assistée, pour l'étude d'une inscription, par Antonio Zumbo (p. 226-230) et, pour les matériaux céramiques, par Maria Tommasa Granese, Maria Rocco et Simona Di Gregorio (p. 195-204, 212-226). — Les analyses carpologiques et numismatiques sont exposées respectivement dans les quatrième et cinquième sections (Donatella NOVELLIS, « Primi dati archeobotanici da Sibari - Casa Bianca », p. 231-242 et Annalisa POLOSA, « Monete dagli scavi di Casa Bianca 2006-2011 », p. 243-246). — La sixième section (« Il santuario delle divinità orientali. Osservazioni preliminari sui culti », p. 247-253, avec un catalogue de dix pièces, p. 254-258), signée par Silvana Luppino, s'efforce de contextualiser les résultats de cette découverte dans le cadre de l'introduction des cultes isiaques en Italie. — Les résultats d'autres enquêtes menées par Michalis Petropoulos (« Η ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΑΝΑΣΚΑΦΗ ΣΤΗ ΣΥΒΑΡΗ : 2007-2010 », p. 259-286) à la *Porta Marina* et les travaux de restauration et de valorisation menés sur les vestiges par Paolo Vitti et Ottavia Voza (« La valorizzazione dell'area archeologica di Casa Bianca », p. 287-304) leur permettent d'unir leurs forces à celles d'E. Greco pour parvenir à une série de conclusions sur la topographie et l'urbanisme de la localité *Casa Bianca* et, plus généralement, de *Copia* (« Appunti sulla topografia di Casa Bianca », p. 305-319). — Le volume se conclut par la Bibliographie (p. 321-337) et une annexe dans laquelle M. Rocco décrit les autres enquêtes menées en 2007 dans l'hémicycle – théâtre situé près de la localité de *Parco del Cavallo* (« La campagna di scavo 2007 al Parco del Cavallo. Nuove osservazioni sulle fasi dell'emiciclo-teatro », p. 343-366). Quatorze planches présentées dans un dossier distinct illustrent richement les considérations archéologiques et topographiques du volume principal. — Entrons maintenant dans les détails du contenu du volume. Les fouilles ont mis en évidence que toute la zone (environ 4000 m²) n'a pas été conçue selon un plan architectural unifié, mais a connu un processus graduel d'agrégation. La principale activité de construction a consisté sans aucun doute en la création du sanctuaire claudien « M », de quarante-cinq mètres sur trente-cinq, le long de la *plateia B*, à une courte distance de la porte orientale de la ville qui donnait accès à la plage. Le sanctuaire se composait d'un temple corinthien tétrastyle sur podium. La cour, peuplée de bases votives, d'un autel et d'un puits, était couronnée par un monumental propylon ionique. Là, un *labrum* dédié par les *quattuorviri P. Paquius Priamus* et *Q. Anius Pompeianus* a ensuite été adapté pour servir de fontaine, alimentée par une fistule de plomb. Le drainage des eaux du portique était assuré par trois canaux à différentes hauteurs, qui convergeaient en un seul collecteur le long de la *plateia*. Le canal inférieur était endigué pour bloquer l'écoulement de l'eau, de sorte qu'elle pouvait inonder toute la cour sur une hauteur maximale de trente centimètres (réglementée par le canal supérieur). Une « passerelle » pavée de dalles en calcaire, d'une largeur de près de deux mètres, connectait l'avant-corps du porche au

temple. Deux salles étaient disposées symétriquement à l'est et à l'ouest du coté méridional du portique. Dans une deuxième phase, on a ajouté une *schola* en briques, dans laquelle une dédicace à Isis a été trouvée. — Le bâtiment quadrangulaire « F », accessible à l'est, a probablement été conçu pour accueillir les acteurs du culte du sanctuaire, grâce à un ensemble de vingt-quatre pièces (probablement avec *klinai*) se succédant sur trois des côtés d'un portique corinthien. La cloison qui séparait ce bâtiment du temple a été pillée dans l'Antiquité et la communication entre les deux édifices demeure difficile à appréhender. Dans l'angle sud-ouest de « F » se trouvait une petite chapelle avec *louterion*. — Le bâtiment « N » se composait d'une clôture hypèthre renforcée à l'extérieur, au II^e s. apr. J.-C., par une série de contreforts. Le petit temple distyle « P » a été construit (ou plus probablement restauré) sous Domitien (peut-être entre 86 et 96) à travers l'intervention des *praefecti lege Petronia* qui ont financé le travail. — L'histoire complexe du site ne se limite toutefois pas aux phases architecturales d'époque impériale. Son occupation semble s'articuler autour d'au moins treize phases principales couvrant un laps de temps de plus d'un millénaire : (1) un tombeau identifié près la « Porta Marina » et une antéfixe avec gorgone, faisant peut-être partie d'un petit *thesauros*, semblent appartenir à une première phase d'occupation du site, au VI^e s. av. J.-C. ; (2) un sanctuaire fut déjà probablement édifié au temps de l'*apoikia* athénienne en 444 av. J.-C., en relation étroite avec la création du réseau routier hippodaméen ; (3) les restes d'une structure en briques crues sont probablement attribuables à une phase d'occupation de la première moitié du IV^e s. av. J.-C. ; (4) dans la seconde moitié du siècle suivant (250-200 av. J.-C.), un autel en calcarénite et certains *anathemata* furent érigés, en relation avec un *eschara* (où ont été trouvés des bois brûlés et les dernières offrandes représentées par un *unguentarium* et les restes de poulet, raisin, noisettes, figues, blé, orge, amandes et des morceaux de pâte levée) ; (5) à l'époque tardo-républicaine, les bâtiments précédents ont été rasés et le sol, revêtu en *cocciopesto* ; (6) les modestes installations augusto-tibériennes furent rapidement effacées pour faire place à la construction du sanctuaire claudien « M » décrit plus haut ; (7) un peu plus tard fut construit le bâtiment « F » ; (8) à la fin de la période flavienne (86-96 apr. J.-C.), furent probablement ajoutés le temple « P » et les installations « N », la *schola* isiaque et la chapelle incluse dans « F » ; (9) Dion Chrysostome (*Discours*, XXXIII, 25), sous Trajan, fait allusion à l'effacement de *Copia*. Un puissant séisme a probablement donné le coup de grâce au sanctuaire vers le milieu du II^e s. apr. J.-C. (une monnaie de Faustine Mineure trouvée sous le toit effondré de la salle isiaque date des années de peu postérieures à 141 apr. J.-C.) ; (10) l'activité rituelle gravitant autour du temple dut encore se poursuivre au III^e s. apr. J.-C., quoique sous une forme réduite : des débris ont été déversés seulement près du temple ; (11) au IV^e s. apr. J.-C., quelques tranchées ont été creusées dans le but de récupérer les blocs des structures ; afin de faire face à l'affleurement de la nappe aquifère, on a étendu un tapis constitué de milliers de *cubilia* qui faisaient auparavant partie des murs en *opus reticulatum* du temple ; (12) dans l'Antiquité tardive (V^e-VI^e s. apr. J.-C.), quelques huttes avec des bases en pierre et des murs en briques crues, diverses sépultures *alla cappuccina* s'alignaient encore le long de la *plateia B* (qui était donc encore en usage, contrairement à la *plateia E*) ; (13) six mètres de terre alluviale jaune déposés par les inondations de la rivière Crathis scellèrent finalement le destin de la ville au Moyen Âge. — Face à une histoire si riche et si longue, l'identification de la divinité occupant le complexe serait du plus grand intérêt. Si les fouilles n'ont mis au jour que des indices, ils peuvent paraître suffisants pour avancer un certain nombre d'hypothèses. Une bonne partie du matériel trouvé semble en effet concerner, de manière homogène, les cultes isiaques. Dès 1974, une lampe portant une figure (interprétée – hypothétiquement – comme Isis avec *kalathos*, les bras levés pour soutenir deux sphinx aux ailes ouvertes) avait été trouvée dans le sanctuaire. Les nouvelles fouilles ont ajouté deux petites sculptures de basalte d'Harpocrate et probablement d'un prêtre (naophore ?) de granit. Il est en outre possible que le taureau cornupète en bronze (un original grec de la fin du V^e - début du IV^e s. av. J.-C., qui reproduit l'*episemon* du monnayage de *Thurii* à l'époque classique) ait été restauré à l'époque romaine afin de

représenter le dieu Apis. Toujours en bronze, on signalera une main « panthée » mise au jour dans la même zone. La décoration du sanctuaire montre également des signes évidents d'inspiration égyptisante : les volutes des chapiteaux corinthiens du temple étaient flanquées de cobras, tandis que la frise a été ornée de faucons, d'épis de blé, de capsules de pavot et de pommes de pin. La présence des dieux égyptiens dans le sanctuaire a été définitivement confirmée par la découverte de l'inscription avec une dédicace à Isis dans la *schola*, à l'est du portique du temple. — A Sybaris, les découvertes isiaques ne sont pas une nouveauté (voir L. BRICAULT, *Atlas de la diffusion des cultes isiaques* [IV^e s. av. J.-C. - IV^e s. apr. J.-C.], Paris, 2001, p. 144). Cependant les nouvelles fouilles non seulement révolutionnent radicalement notre perception de la présence de ces cultes à Sybaris, mais pourraient aussi modifier de manière significative le panorama historico-religieux de l'ensemble de la Grande Grèce à l'époque romaine. En fait, jusqu'à maintenant, la Calabre semblait représenter une sorte de zone d'ombre dans la propagation des cultes isiaques, dont ne relèvent que quelques découvertes sporadiques à *Rhegium Iulium* et *Locri Epizephyrîi* (voir aussi maintenant G. CAPIRIOTTI VITTOZZI, « Elementi di tradizione egizia nella documentazione di Locri », dans M. INTRIERI, S. RIBICHINI [éd.], *Fenici e Italici, Cartagine e la Magna Grecia. Popoli a contatto, culture a confronto. Atti del Convegno Internazionale* [Cosenza, 27-28 maggio 2008] [RStFen XXXVI.1-2 (2008)], Pisa - Roma, 2011, p. 109-128). Cet écart (semblable à celui que l'on observe par exemple en Ligurie, en Étrurie, en Sabine, dans le centre-est de la Sicile et dans la Sardaigne intérieure) s'explique probablement par la persistance dans ces domaines d'un fort héritage identitaire local, qui entraîne une romanisation très superficielle et un faible taux d'urbanisation. — La reconstruction du processus ayant conduit à l'introduction puis à la consolidation des cultes isiaques à Sybaris est de ce fait fondamentale et mérite d'être replacée dans un contexte plus large. Pour les savants italiens, le culte d'Isis aurait été introduit précocement depuis la Sicile (p. 15) et hébergé dans un *temenos* appartenant à une divinité grecque pré-existante (p. 19). La découverte d'un graffito mentionnant un *nauarch*(--) sur un morceau de *skyphos* du IV^e s. av. J.-C., que l'on songe à relier à la fête isiaque des *Ploiaphesia* (p. 19-20), appuierait cette hypothèse. De plus en plus populaire, accompagnée de son parèdre Sérapis, Isis aurait alors fini par supplanter son hôtesse au cours du II^e-I^{er} s. av. J.-C., pour obtenir finalement un statut public et un sanctuaire monumental, inspiré par le prototype du *Serapeum* d'Alexandrie (p. 13-15). Cette hypothèse de la continuité culturelle est préférée à celle de la rupture, selon laquelle le culte d'Isis aurait pu être implanté *ex novo* lors de la création de la colonie latine. À l'appui de cette installation précoce sont mentionnées les inscriptions du Pirée (333/2 av. J.-C. : *RICIS* 101/0101) et d'Érétrie (fin du IV^e - début du III^e s. av. J.-C. : *RICIS* 104/0101). Elle n'est cependant pas entièrement convaincante et l'on peut se demander si le graffito ne se réfère pas plutôt à Aphrodite, d'autant que nous ne possédons aucun élément permettant de postuler une célébration des *Ploiaphesia* à si haute date. — On peut également s'interroger sur le bien-fondé de l'intégration de cette présence isiaque, incontestable à l'époque romaine, dans la catégorie des « cultes orientaux ». Si, d'une manière générale, cette catégorie cumontienne a été largement battue en brèche ces dernières années (voir, entre autres, C. BONNET, J. RÜPKE, P. SCARPI [éd.], *Religions orientales - culti misterici : Neue Perspektiven - nouvelles perspectives - prospettive nuove* [PAwB, XVI], Stuttgart, 2006), sur le plan local, il semble bien difficile pour le moment de mettre en avant la présence dans le sanctuaire d'autres divinités, qui sont ici artificiellement postulées et rattachées à cette catégorie historiographique. — Quoi qu'il en soit, et même si certaines analyses peuvent être affinées, les découvertes sybarites sont de toute première importance. Elles offrent une masse d'informations très riche, complexe, qui, confrontée à d'autres, devrait nous permettre de mieux comprendre, notamment sur le plan architectural et technique, comment fonctionnaient les sanctuaires isiaques de l'Occident méditerranéen si méconnus. La possibilité d'inonder la cour afin d'accueillir des rituels « aquatiques » spécifiques est à ce titre exemplaire. Je n'hésiterai donc pas à dire que nous avons affaire, avec cette décou-

verte, à l'une des plus importantes de ces dernières décennies et l'on ne saurait trop remercier les auteurs pour leur publication si réussie. – V. GASPARINI.

Valentina VINCENTI, *La tomba Bruschi di Tarquinia* (Archaeologica, 150 - Materiali del Museo Archologico Nazionale di Tarquinia, XVII), Roma, G. Bretschneider, 2009, 17 x 24, XI + 190 p. + XXIII pl., br., ISBN 978-88-7689-235-6.

La tombe Bruschi est un monument important de la période hellénistique de Tarquinia, pourtant relativement négligé dans les études actuelles. Le livre de Valentina Vincenti, issu d'une thèse de Master défendue à l'Université de Pérouse, vient combler ce manque. — Le premier chapitre (p. 1-10) présente l'histoire de la découverte du monument et l'état actuel de la recherche. La tombe fut mise à jour en 1864, dans la localité de Calvario. L'état de conservation des fresques était médiocre, et la situation empira rapidement. Par conséquent, les croquis et dessins du XIX^e s. constituent un apport essentiel pour l'étude du monument. La tombe n'était pas vide : on y a retrouvé deux sarcophages féminins et, selon toute apparence, un scarabée et une fine tête de bronze féminine. De nouveau enseveli, le tombeau fut définitivement remis en évidence en 1963. La fouille systématique qui s'ensuivit a révélé une quantité appréciable de sarcophages de la *gens* Apunas, à laquelle, d'après les inscriptions, appartenait le monument. — Après la première publication, en 1866, la tombe reste peu évoquée dans la littérature scientifique, en tant que représentant de la période de décadence de la peinture étrusque. A l'occasion d'une exposition à Rome, en 2008-2009, les fresques furent restaurées et le contexte funéraire fut en partie reconstruit. — Le deuxième chapitre étudie l'architecture et l'organisation de la décoration peinte de la tombe (p. 11-39). L'A., avec l'appui d'une documentation d'archive sur les fresques aujourd'hui assez abîmées, présente de manière détaillée les peintures, dont la plus intéressante est sans doute celle de la paroi de gauche : une femme contemplant son visage reflété sur un miroir que lui tient son acolyte. L'analyse iconographique est donnée au troisième chapitre (p. 41-73) : la discussion porte surtout sur la présentation des parallèles, tandis que les aspects « iconologiques » sont moins développés. On aimerait avoir un dossier plus ample sur le motif du visage reflété dans le miroir, pour lequel une documentation abondante a déjà été rassemblée par L. BALENSIEFEN, *Die Bedeutung des Spiegelbildes als ikonographisches Motiv in der antiken Kunst*, Tübingen, 1990 (à consulter en se référant, pour le monde étrusque, à l'introduction de O.-W. VON VACANO, *The Etruscans in the Ancient World*, New York, 1960). Les sarcophages retrouvés dans la tombe font l'objet du quatrième chapitre (p. 74-100). Enfin, les nombreuses inscriptions sont présentées et commentées au cinquième chapitre (p. 101-127). — Après la présentation d'ensemble des différents aspects de la tombe, vient une discussion sur la chronologie du monument, où la datation du style des peintures occupe une part privilégiée (sixième chapitre, p. 129-140). L'A. opte pour une chronologie allant de la fin du IV^e au début du III^e siècle (pour la construction et la décoration de la tombe), tout en notant que le témoignage des sarcophages indique son utilisation jusqu'au II^e siècle av. J.-C., au plus tard. — Deux appendices complètent cette excellente étude : le premier appendice (p. 141-165) présente tous les documents relatifs à la découverte de la tombe en 1864 et à sa redécouverte en 1963. Le deuxième appendice, très bref (p. 167-169), donne des renseignements sur la technique de conservation des fresques, lors des différentes interventions effectuées respectivement en 1864, 1964 et 2004. Suivent la Bibliographie, l'Index des photographies et vingt-trois planches, dont certaines en couleur. Ce livre servira sans nul doute au spécialiste de la civilisation étrusque et à tous ceux qui s'intéressent à la peinture antique de la période hellénistique.

D. PALEOTHODOROS.